

Un premier détour vers les racines...

Georges Botet Pradeilles
Psychologue, Écrivain

Marcienne Martin nous restitue dans un premier temps l'espace symbolique perdu là où il se pratique encore et répond aux besoins supérieurs de l'individu et des sociétés en leur faisant contenant. L'infinie variété des langues et des cultures s'ajuste à toutes les latitudes et toutes les conditions, les pires dans l'extrême comme les meilleures sous nos climats providentiels. Nous nous rapprochons d'une dimension humaine universelle où la fragilité de chacun se soutient du partage de symboles nous instaurant en société. Là naissent les récits singuliers des contes, des légendes et des mythes que construit sans cesse l'imaginaire où chacun soutient son improbabilité.

L'espèce humaine est confrontée à des enjeux inédits. Depuis des millénaires elle se fortifiait dans ses besoins symboliques de réassurance face à la mort, au vieillissement, aux désamours et à la violence par la certitude d'un au-delà intemporel transcendant l'état humain périssable.

Cela faisait garantie à la créature menacée et menaçante pour elle-même par ses passions et ses incertitudes.

Il ne nous reste que le savoir scientifique et le pouvoir technologique pour soumettre l'objet. Mais devenus nous-mêmes objets seulement narcissiques privés du magique et du sacré qui donnaient à nos ancêtres un contenant symbolique, nous n'avons pas d'autre choix que de nous penser dans le manque et dans la perte. Nous sommes pris dans l'irrévocable finitude du « tout » matérialiste, même si nous le voulons bien intentionné vis-à-vis de l'humain. La praxis scientifique s'est vouée au désenchantement de l'espace de l'homme. Le management « efficace » et la normativité des règlements et de l'évaluation effacent tout rituel symbolique pour nous livrer à la logique intrinsèque implacable des situations.

Le langage et la culture échappent à la spiritualité immanente intemporelle qui exorcisait la violence du réel par la métaphore. Nous voici dans cette absurdité méthodique des énoncés opportuns et opérationnels que nous prenons à la lettre. Nous voici inscrits dans une perspective délirante d'un développement infini du pouvoir humain avec un bien-être idéal en corollaire. Le possible matériel nous semble aujourd'hui illimité et à portée de main. Mais chacun pressent en lui-même la limite fatale que ne contournent ni possession, ni emprises, ni même concepts ou systèmes. Comment aujourd'hui se penser dans l'être ?

La perte annoncée que l'on voile et refuse exalte l'élan pulsionnel souvent fou de maîtrise et de possession. La finitude ne saurait ni s'élaborer, ni même s'énoncer dans son irréductible violence.

La psychanalyse, née il y a cent ans, rencontre là ce qu'elle désigne comme « le roc de la castration ». Il faut ici se pencher vers le plus intime de l'individu dans le secret de son origine et de son sens. La pérennité est à réinventer par le langage dans cette histoire imaginaire dont nous héritons de nos morts. Elle nous traverse et nous la transmettons par les symboles, l'écriture et nos légendes qui se chantent depuis si longtemps. Il nous reste poésie, musique, peinture et jeux de l'esprit qui créent les démons et les anges gardiens pour faire prothèse au déclin du fantasme qui nous inscrit au monde.

Chacun doit se réinventer dans une histoire vivable et transmissible tenant à des racines sûres. Elle est garantie d'un avenir imaginable. L'énonciation adressée à un officiant intemporel ouvre à l'infini du signifiant. Pris par les enjeux matériels et un souci idéaliste de « guérir ».

L'être, nous avons négligé la dimension transcendante de l'énonciation reconstituante. Le dispositif Freudien et sa règle font face à l'impossibilité d'être de manière pérenne et probante. Là l'être se réaménage avec cette pertinence de la rétroactivité. Lacan mettait la psychanalyse dans le registre grammatical du futur antérieur propre à générer les meilleures résiliences. Au-delà de l'évènement, nous redevenons enfants et ancêtres. Cette continuité vient nous faire sens. C'est la raison d'être fondamentale de l'espèce qui se donne une histoire et une culture en filigrane des pillages. Le contenant symbolique hérité métaphorise l'incertitude et l'indétermination d'être. Un espace de liberté de parole, où le passage à l'acte est suspendu par un interdit strict, renvoie à une réappropriation d'un avant soi et d'un au-delà de soi. Cette intemporalité permet à l'esprit de faire l'économie des illusions religieuses. On peut ici se rapprocher des secrets indicibles, douloureux et violents, du doute, de la honte de soi et du poids des héritages à assumer. Chacun porte aujourd'hui les passifs des successions parentales et les inaccomplissements de l'enfance dans l'objectivation permanente et compulsive. Avec un autre espace sous un autre regard on peut échapper à ce piège. Autorisé et borné par la posture analytique nous rencontrons une matrice symbolique suffisante faute d'un sacré révolu. On peut ici contourner les tentations délirantes qui font prendre le réel à la lettre et nous soumettent à toutes les aliénations du pouvoir de l'objet.

On s'ouvre alors à un nouveau regard sur soi et sur l'autre. C'est celui des penseurs modestes de la juste dimension humaine qui s'y exercèrent dans toutes les cultures et les civilisations aujourd'hui disparues. Relire les huit premières pages des pensées pour Moi-même de Marc Aurèle démontre à quel point l'être est héritage et appartenance.

Le vivant est devenu incongru par sa fragilité, sa lenteur et son besoin intime de liens partagés. Dans notre folie d'expansion chiffrable, ostensible et normative, le culte du résultat et l'emprise de la catégorisation pétrifient l'intelligence sensible qui rend les situations partageables et s'autorise même à rire du pire.

Pour échapper au piège du mesurable, ce « certain autre regard » nous est rappelé par le linguiste et l'anthropologue comme par le psychanalyste. Les habiletés ordinaires permettent certes de faire face aux problématiques concrètes du jour. Mais par effet d'école et de management elles deviennent une scolastique qui étouffe la dimension humaine ingénieuse et créative. Le ressenti et le partage impliquent cette sensibilité réactive que l'on nomme l'amour. Elle échappe à toute mesure. Il faut lui adjoindre cette plasticité mobile et réversible de l'esprit qu'est l'intelligence.

Les sciences économiques et de gestion dans leur totalitarisme surhumain méthodologique et réglementaire jusqu'à l'absurde se voient ici opposer une résistance irrationnelle et irréaliste d'une autre essence. L'intelligence et la loyauté des liens échappent aux énoncés qui figent les pratiques et les attentes dans une perfection illusoire. Le plaisir de faire et bien faire ensemble vient bientôt. L'organisation se fait vivable autour des déclinaisons impalpables de l'amour et de l'intelligence. Teilhard de Chardin définit ce point où la conscience devient collective au-delà de l'opportun, des appétits et des arguments de clan.

Face aux dogmes totalitaires du développement, de la croissance, de l'efficacité, portés vers le toujours plus d'avoir et prétendant abusivement servir tous, culture, philosophie et psychanalyse nous rappellent la nécessité première et modeste d'appartenir, de partager, de transmettre et de savoir nommer l'être ensemble.

C'est ce fil ténu qu'il faut redécouvrir dans une relecture permanente de Marc Aurèle à Lévy Strauss qui nous signifie que le pouvoir politique, l'économie, les prothèses technologiques et les illusions médiatiques ne sont pas l'essentiel. L'humain est à découvrir et à construire par chacun en lui-même.

L'anthropologue et le psychanalyste échappent à l'implacable réduction égocentrique pour accepter l'étrangeté de la différence et y reconnaître le semblable dans un même rapport à la perte et au manque. Il y faut une pratique suffisante du courage et de l'altérité. Ces postures sont au-delà du savant, du scientifique et de l'efficace, elles renvoient à l'essentiel de l'état humain. Seront-elles fondamentales dans les temps à venir ?

Les totalitarismes matérialistes nous feront-ils leçon ? L'inquisition et les fureurs du national-socialisme nous montrent les limites tragiques de l'organisationnel poussé dans ses ultimes conséquences. L'organisationnel savant et la logique économique des marchés dépassent la juste dimension humaine. Les derniers

primitifs sur la planète nous rappellent que l'homme n'a de sens que dans un espace et des pratiques vivables.